

Le carnet de Jeanlouis Cornuz

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **25 (1988)**

Heft 912

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Sacré Chappuis !

Je vous parlais de cette critique dont on a parfois l'impression qu'elle veut à tout prix faire ce à quoi je pense plus haut que le... — vous voyez ce que je veux dire.

Albert-Louis Chappuis, paysan, écrivain, éditeur à Vulliens, publie quant à lui un roman de Paul Vannier intitulé *Pénélope* — photo de Pénélope sur la feuille de couverture, qui est une jument. Ravissant! L'auteur qui habite, paraît-il, Chalons-sur-Saône, a pour Giono une immense admiration. Il a imaginé en guise d'hommage de reprendre le héros du *Hussard sur le toit*, Angelo Pardi, de le transporter au XXe siècle, de le lancer à partir de Manosque sur les traces de son prédécesseur, pour tenter de retrouver aujourd'hui un peu du bonheur fou de ce hussard... En toute simplicité — je dirais: en toute naïveté. Pari tenu: le livre se lit avec délectation. Pas d'«histoire», pas d'intrigue — une errance à travers la Haute-Provence, avec des rencontres touchantes ou cocasses, par exemple celle de ce curé qui

appelle son chien *Monseigneur*, et quand il a fait une grosse sottise *Lefebvre* — ça ne plaira pas à tout le monde, mais c'est sans méchanceté. Et à la fin de cette errance, qui s'achève de manière un peu énigmatique, le regret que si tôt s'achève le voyage et le désir, peut-être, de prendre ou de reprendre *Le Hussard sur le toit*, *Angelo*, *Le Bonheur fou*.

Dans un tout autre genre, autre roman très simple, très lisible, et très prenant tout à la fois: *La Parole volée*, de Michel Bühler, chanteur de son état. On me dit que le livre a eu un grand succès, je le crois volontiers. C'est que c'est très bon, *La Parole volée* (chez Bernard Campiche). Une ressemblance avec *Pénélope*: la page de couverture, qui représente ici un paysage jurassien, et là, comme je le disais, Pénélope sur fond de paysage de Provence. Et dans l'un et l'autre, le paysage joue son rôle, est en quelque sorte inséparable de l'histoire qu'on nous conte — ici, d'une part, celle d'une grève menée par les ouvriers

de Sainte-Croix, parce que *Hermès Precisa*, rachetée par Olivetti, menace de fermer ses portes et en attendant licence pour des raisons, comme on dit, de restructuration; et d'autre part celle des amours malheureuses et plus encore de la solitude de Jean-Paul, le héros et l'âme de la grève. Le tout avec une admirable justesse de ton sur un thème qui n'est pas très courant dans la littérature romande, et qui est difficile à traiter, dans la mesure où d'un côté, il y a ceux qui vivent cette réalité et qui n'écrivent guère; et de l'autre, ceux qui, dans le meilleur des cas, ne l'ont vécue qu'épisodiquement ou n'ont été que spectateurs.

Vais-je enfin pouvoir dire quelque chose de *Musique*, d'Etienne Barilier? Là encore, l'entreprise, parfaitement réussie, était difficile: parler de musique, parler de création (musicale), alors qu'on est soi-même créateur; donner à son récit, qui traite nécessairement d'abstractions, une épaisseur charnelle; animer ces abstractions, faire en sorte que les personnages de l'histoire ne soient pas de simples porte-parole... Tout cela, qui fait le très grand art de l'auteur... La prochaine fois, cher lecteur, la prochaine fois. ■

LE VERS JUSQU'A LA LIE

Lettre à Jeanlouis Cornuz

Cher ami,

Pascal, que toi et moi avons beaucoup lu, rappelait aux Jésuites que la vérité de Dieu n'a pas besoin de notre mensonge. Maxime qui — toutes proportions gardées — vaut aussi pour nos modestes débats intellectuels.

Tu dénies toute utilité à la linguistique française dans ce qui est une de ses ambitions: se donner les moyens de mieux comprendre de quoi est fait un vers et comment il produit sur le lecteur ces effets qu'on appelle communément le sentiment de beauté poétique. Quant à moi, j'ai poussé à la création d'une chaire de linguistique française à la Faculté; bien plus, je me suis constamment efforcé d'intégrer à mon enseignement de l'explication de texte tout ce que je trouvais d'utile dans la démarche et dans les outils des linguistes. Nous

sommes donc, sur ce point, d'avis tout opposé, et nous pourrions en débattre.

Mais ce que je n'admets pas, c'est la forme que prend ton attaque et l'image caricaturale que tu proposes du texte incriminé.

Prétendre, comme tu le fais, que les dix-sept pages de l'étude de Jean-Michel Adam et Sylvie Durrer ne débouchent finalement que sur une double conclusion fort banale (1. *qu'il est utile de connaître le titre d'un poème qu'on se propose d'étudier*, et 2. *que pour comprendre un vers, il est bon de lire le vers qui précède et le vers qui suit*) est une contre-vérité indigne du débat que tu engages. C'est dénaturer une étude soucieuse d'interroger ou d'intégrer plusieurs vues sur le poétique (Mallarmé, Yves Bonnefoy, Barthes, etc); et de faire leur juste place à diverses méthodes: l'analyse linguistique (qui ne sera

jamais que *démarche complémentaire*, disent les auteurs) mais aussi l'histoire littéraire traditionnelle et même la biographie de Malherbe. C'est ne rien dire, surtout, du fait que cette étude formelle, inévitablement technique, débouche — comme ce devrait toujours être le cas (la technicité n'est jamais qu'un moyen) — sur une réflexion existentielle susceptible de toucher chacun: comment peut-il y avoir une poésie du deuil? Et permet de mieux comprendre comment la mise en forme poétique et son *réglage* rigoureux sont une ressource (l'autre serait sans doute la musique) qui permet à un homme de dire l'intolérable; et de faire de la mort d'une jeune enfant (expérience que Malherbe partageait avec le dédicataire du poème) un chant qui nous comble.

Le vers jusqu'à la lie? Je regrette de devoir dire que j'ai trouvé la lie, non pas dans l'étude publiée par *Ecriture 30*, mais dans l'image que tu en donnes.

Jean-Luc Seylaz